

Jérémie 29 - Le bien commun. Cultes des autorités du 15 janvier 2023 Xavier Langlois

Jérémie 29,1 ss . La lettre aux premiers déportés

Voici les termes de la lettre que le prophète Jérémie envoya de Jérusalem à tous les anciens parmi les exilés, aux prêtres, aux prophètes et au peuple tout entier que Nabuchodonosor avait déportés de Jérusalem à Babylone, après que le roi Yekonya, la reine mère, le personnel de la cour, les hauts fonctionnaires de Juda et de Jérusalem, les techniciens et, les officiers du génie eurent quitté Jérusalem – il la confia à Eléasa, fils de Shafân, et à Guemarya, fils de Hilqiya, que Sédécias, roi de Juda envoyait à Nabuchodonosor, roi de Babylone, à Babylone :

« En attendant, installez-vous ! »

« Ainsi parle le SEIGNEUR de l'univers, le Dieu d'Israël, à tous les exilés que j'ai fait déporter de Jérusalem à Babylone : Construisez des maisons et habitez-les, plantez des jardins et mangez-en les fruits, prenez femme, ayez des garçons et des filles, occupez-vous de marier vos fils et donnez vos filles en mariage pour qu'elles aient des garçons et des filles : là-bas soyez prolifiques, ne déclinez point ! Soyez soucieux de la prospérité de la ville où je vous ai déportés et intercédez pour elle auprès du SEIGNEUR : sa prospérité est la condition de la vôtre. »

« Oui, ainsi parle le SEIGNEUR de l'univers, le Dieu d'Israël : Ne vous laissez pas abuser par les prophètes qui sont parmi vous ni par vos devins, et ne faites pas attention aux songes que vous avez ; c'est faux, ce qu'ils vous prophétisent en mon nom ; je ne les ai pas envoyés – oracle du SEIGNEUR. »

« Ainsi parle le SEIGNEUR : Quand soixante-dix ans seront écoulés pour Babylone, je m'occuperai de vous et j'accomplirai pour vous mes promesses concernant votre retour en ce lieu. Moi, je sais les projets que j'ai formés à votre sujet – oracle du SEIGNEUR –, projets de prospérité et non de malheur : je vais vous donner un avenir et une espérance. Vous m'invoquerez, vous ferez des pèlerinages, vous m'adresserez vos prières, et moi, je vous exaucerai. Vous me rechercherez et vous me trouverez : vous me chercherez du fond de vous-mêmes, et je me laisserai trouver par vous – oracle du SEIGNEUR –, je vous restaurerai, je vous rassemblerai de toutes les nations et de tous les lieux où je vous ai dispersés – oracle du SEIGNEUR –, et je vous ramènerai à l'endroit d'où je vous ai déportés.

Prédication

Nous sommes au mois de janvier et il est toujours d'actualité de se souhaiter la bonne année. Ce que je fais donc, en vous souhaitant une année heureuse et épanouissante pour chacun en particulier et, pour tous collectivement. Des souhaits d'autant plus nécessaires que les questions sont graves quant à notre situation économique, démocratique, ou sociale. Nous sommes chacun et chacune des personnes informées, aussi je ne vais pas m'appesantir sur ces questions et ces inquiétudes. Par contre, pour regarder vers l'avenir, j'aimerais m'ancrer dans l'espérance qui a pour trait de caractère de ne jamais renoncer. Pour nourrir cette espérance, je nous ai lu un texte du prophète Jérémie qui s'adresse au peuple juif au VIème siècle avant notre ère, et qui vient de connaître un événement dramatique puisque l'empire de Babylone, ayant envahi tout le proche orient, son Roi, Nabuchodonosor, a déporté la majeure partie de la population juive dans son royaume. Plus que des difficultés, c'est à une véritable tragédie - qui fera date dans l'histoire juive - que ce peuple est confronté. Loin de sa terre, loin du temple, le peuple a perdu tous ses repères et se trouve plongé dans l'effroi et le non-sens.

J'insiste sur cette question de la perte du sens, car c'est ce qui caractérise le malheur, il nous ôte toute compréhension du réel, il nous vole le réel, il nous interdit de l'habiter. Or face à cette situation qui ressemble à une fin définitive, le prophète Jérémie, qui lui-même avait annoncé ce drame, relance l'histoire. Comment ? En faisant savoir que même dans cette situation extrême, il y a quelque chose à vivre, et donc il y a du sens à retrouver. « *Soyez prolifique, enfantez, bâtissez, construisez, intercédez pour la paix.* »

Difficile de livrer message plus universel, plus « bateau » que celui-ci. Vivez et soyez heureux dit le prophète ... c'est, je pense, ce à quoi tout le monde aspire. Sauf que, en exprimant ce désir sous une voix prophétique, Jérémie nous dit que ce désir est réalisable. Prophétisant, il parle au nom d'une transcendance qui valide ce désir. Et surtout, il nous dit que ce désir doit devenir une responsabilité. Il ne souhaite pas simplement aux juifs d'être heureux, il leur demande de bâtir. Une chose est de se souhaiter une bonne année, une autre est de bâtir une année bonne. Le prophète nous met en garde : rêver d'un monde meilleur en gardant ses mains dans les poches et en attendant que tout nous soit donné, est une autre forme de renoncement. A cet égard, nos engagements divers témoignent de notre refus catégorique au renoncement.

Il faut donc du courage, surtout dans les moments difficiles, pour sortir de l'apathie et reprendre sa vie en main. Mais il en faut encore plus pour suivre le prophète dans ses exigences. Car pour bâtir, il demande d'abord à ses coreligionnaires de se sentir solidaires des babyloniens, de ceux qui les ont déportés. Il requiert de leur part une intercession universelle. « *Priez pour la prospérité* », ou dans une autre traduction, peut-être plus juste « *recherchez la paix de la ville où je vous ai déportés et intercédez en sa faveur, de sa paix dépendra la vôtre.* » L'exigence est grande, Jérémie demande aux juifs de faire société avec ceux qu'ils ne peuvent aimer puisque, à l'origine de leur malheur.

Et ce que le prophète nous dit, c'est que les destins sont liés. On ne peut pas bâtir un monde nouveau, un monde juste chacun de son côté. Message ô combien nécessaire pour notre société française « archipelisée » comme l'a écrit avec brio Jérôme Fourquet. Société où les intérêts sont morcelés, contradictoires et radicalisés. Que dire de ces intérêts contradictoires, rivaux et radicalisés sur le plan international ? Bref, un constat qui pose question sur ce monde à venir, mais qui nous renvoie à l'exigence du prophète, étonnamment moderne, puisqu'en somme il nous dit, qu'il n'y aura pas de monde vivable tant que nous ne serons pas capables de définir un bien commun et de le rechercher.

La question fondamentale est maintenant posée : y a-t-il, par-delà des intérêts contradictoires, et qui ne les résout pas forcément, un bien commun qui rassemble ?

Bâtir un monde nouveau ou plus modestement un monde plus juste, plus sûr, plus humain, ne pourra se faire sans retrouver la notion d'un bien commun. Jérémie dit à ses auditeurs, pour bien vivre il faut recherchez la paix pour tous. Une paix qui ne gomme pas le tragique, qui n'efface pas la tristesse, mais qui ouvre à un avenir, et ce n'est pas rien. C'est dans la mesure où un bien commun est connu que chacun peut redonner du sens à son existence.

Alors encore faut-il définir cette idée de bien commun qui, en tant que notion philosophique, apparaît au XIIIe siècle sous la plume de Thomas d'Aquin. Thomas a lu *La Politique* d'Aristote qui explique que ce bien commun est la cité. Pour Aristote la cité est antérieure à l'individu, elle lui est

d'une dignité supérieure, parce qu'en somme elle le fait naître, elle lui permet d'exister en tant qu'être humain. Aristote définissait l'être humain comme un animal politique doué de logos, de raison. Parce que l'être humain est fait pour vivre en société, celle-ci est le plus grand bien offert à l'humain car elle lui permet de devenir vraiment humain.

Thomas d'Aquin va suivre Aristote pour qu'aller plus loin en affirmant que le bien commun, c'est l'organisation politique et sociale qui permet de tendre vers Dieu. Le salut devient le moteur de la société, c'est une vision chrétienne, mais qui dit quelque chose de plus universel, que faire société n'est pas une fin en soi - après tout, les fourmis, ou les abeilles, vivent aussi en société - mais que la société permet la recherche du bien commun, et que celui-ci est le fondement de toute organisation sociale et politique. D'un côté le bien commun est le vivre ensemble, de l'autre, c'est le vivre ensemble qui permet de rechercher le bien commun qui garantit en retour cette société.

C'est donc l'héritage du christianisme : Thomas d'Aquin est le premier penseur à avoir posé réellement la notion de bien commun. Encore faut-il préciser à nouveau cette notion tant elle a été dévoyée, ou tordue, par la suite. Quand ? Essentiellement pendant les lumières et au moment des révolutions américaine et française, quand l'idée de bien commun s'est exprimé à travers la notion d'intérêt. Intérêt particulier qui est devenu le dogme anglo-saxon et l'intérêt général, rousseauiste, qui est devenu le dogme français. Mais, des deux côtés de l'atlantique, la notion d'intérêt gomme celle du bien commun.

Du côté anglo-saxon, l'intérêt particulier sacralise l'individu qui est le seul juge de son bonheur. C'est ce que dit d'ailleurs la déclaration d'indépendance des USA du 4 juillet 1776 « Tous les hommes sont créés égaux ; ils sont doués par le Créateur de certains droits inaliénables ; parmi ces droits se trouvent la vie, la liberté et la recherche du bonheur. » Le bonheur devient le droit et est la prérogative de l'individu. Cela implique que l'état n'a pas à s'imposer ni le bonheur, ni le bien, ni le bien commun et, surtout que le désir humain n'est pas problématique. Seul l'individu est en mesure de définir ce qui est bien pour lui. Il n'est pas en devoir de le définir avec les autres.

Du côté français, c'est l'intérêt général qui est problématique et utilitariste. L'intérêt général se comprend comme une finalité qui dépasse la somme des intérêts individuels. Vision jacobine, dans cette conception, l'État joue un rôle dirigiste. Mais surtout l'individu perd de sa substance devant la communauté. A cet égard le premier article de la déclaration des droits de l'homme et du citoyen, en 1789, est glaçant : « Les hommes naissent et demeurent libres et égaux en droits. Les distinctions sociales ne peuvent être fondées que sur l'utilité commune. » La précision est glaçante. Après avoir proclamer l'égalité, on prêche les distinctions sur la notion d'utilité. Il y aurait des hommes plus ou moins utiles. Alors, si je devais choisir une idéologie en cette fin du XVIIIe, je préfère largement l'individualisme américain, qui me dit « il t'appartient de faire ton bonheur », que la version française qui me dit que l'État va s'occuper du bonheur collectif des français - en discernant les plus ou moins utiles. Le résultat des courses est que la révolution américaine a été beaucoup moins violente et sanguinaire que la française. Pour d'autres raisons, notamment parce que les américains n'avaient pas derrière eux des siècles d'insultes aristocratiques, mais tout de même, on peut se dire que lorsqu'on juge des êtres humains, plus ou moins utiles pour la collectivité, on coupe des têtes plus facilement.

Ces précisions sont importantes, car si la notion d'intérêt s'est substituée à celle du bien commun, elle a malmené l'équilibre entre l'individu et la société. Entre les deux, s'inscrit un rapport de force, ou d'intérêts contradictoires. Or contre la vision américaine, Thomas d'Aquin rappelle qu'il n'y a

pas d'humanisation sans société et il prend cet exemple que les psychanalystes penseront avoir découvert 5 siècles plus tard, celui de l'usage de la parole, qui est un bien pour chaque être humain, mais impossible à conquérir sans vie en société. L'individu n'est pas tout seul capable de faire son bonheur, ou son bien. Et contre la vision dirigiste française, Tzvetan Todorov dans « *Mémoire du mal, tentation du bien* », rappelle que, trop souvent, un État qui prétend agir au nom du bien ne fait, en réalité, que imposer abusivement son pouvoir.

Du coup, nous sommes dans une impasse, car si le bien commun nous est nécessaire, il semble finalement difficile d'en parler sans tomber dans l'ornière de l'individualisme ou du collectivisme. Alors comment en sortir ?

En articulant les deux. Ou plutôt, qu'il ne peut y avoir de bien commun sans prendre en compte l'individu, dans ce qu'il a d'unique et ce qui lui est nécessaire pour être et devenir ; et la communauté dans ce qui lui est vital également pour pouvoir perdurer. Mais non pas maintenir les deux comme deux entités distinctes, mais comme deux qui se ressemblent, qui sont semblables, et qui ont les mêmes besoins. Facile à dire.

Que fait le prophète Jérémie ? De la morale kantienne avant l'heure. « *Agis comme si la maxime de ton action devait être érigée par ta volonté en loi universelle de la nature.* » Pour qu'une action soit déclarée bonne, il faut qu'elle puisse s'étendre à tous sans être préjudiciable pour personne. C'est le principe de l'universalisation mais qui part de la réflexion d'un individu. Le prophète s'adresse à un peuple particulier, le peuple juif, dont les besoins sont singuliers : la paix et l'espérance dans le contexte que j'ai expliqué. Comment bâtir une paix durable pour soi ? Réponse du prophète : en la cherchant pour tous. Ici la paix est véritablement un bien commun car elle n'oppose pas le singulier à l'universel. Or pour penser cette articulation, le prophète doit certainement dépasser d'autres sentiments, celui de la plainte, de la prostration et qui sait, de la colère contre Dieu, contre lui-même, peut-être du désir de revanche ou de vengeance, ou plus simplement du désir de justice qui serait la possibilité de rentrer chez soi. Jérémie ne réclame pas la paix contre qui que ce soit mais avec tous.

On perçoit à quel point l'idée du bien commun est exigeante et difficile, parce qu'elle nous demande de hiérarchiser nos intérêts. Car, à vrai dire, défendre ses intérêts n'est pas non plus une honte en soi. Il est normal que chacun défende ce qui lui semble bon pour lui. Mais la hiérarchisation des intérêts implique de prioriser ce qui dans mes intérêts sera le plus universel. Cela veut dire à mon sens qu'il ne peut pas y avoir de quête de bien commun sans renoncement. On ne peut vouloir la paix pour tous sans renoncer à la domination ou la vengeance ; on ne peut vouloir sauver la planète sans renoncer à un consumérisme sans limite ; on ne peut sauver la retraite, qui est un bien commun, sans vouloir ni travailler plus ni payer plus. Si le bien commun dépasse la notion d'intérêt, il faut parfois renoncer à quelques intérêts pour sauver ce bien commun.

Ce renoncement porte un nom dans l'évangile, c'est la conversion. La conversion est un changement de mentalité qui nous fait regarder les choses autrement, depuis un autre lieu, non plus à partir de soi-même, mais à partir d'un point plus élevé, celui d'une parole qui appelle tout croyant à se dévêtir de tout ce qui l'empêche de se tourner vers Dieu et vers son prochain. Un renoncement non pas pour perdre mais pour gagner, en humanité, en spiritualité ; un renoncement pour vivre plus intensément. Quand Jésus-Christ à l'heure de la croix, renonce à la violence que lui propose Pierre comme système de défense, il n'est jamais aussi fidèle à la volonté

de son Père et à l'amour des hommes. Comme le dit Paul aux éphésiens, « *lui qui est l'égal de Dieu s'est fait serviteur ...* » Jésus sacrifie tout, il sacrifie sa vie à un bien commun : le salut. Pour nous chrétien, la croix est le point focal du renoncement total pour laisser triompher le bien absolu.

C'est l'évangile que prêche l'église, difficile d'en faire un programme politique, d'ailleurs ce n'est ni mon projet ni mon désir. Mais l'évangile a la vertu de nous rappeler que la question du bien commun, sans laquelle aucune vie commune n'est envisageable, est une question spirituelle, parce qu'elle touche à ce qui nous est absolument intime et en même temps universelle, à ce qui nous dépasse et qui en même temps nous rassemble et nous construit. Ce bien commun qui nous appelle, en église, à la conversion, et à minima dans la société laïque, à un vrai débat démocratique, pour qu'au moins ce désir de bien commun puisse se dire. Alors, nous pourrions de nouveau espérer collectivement. Amen.